Masques et déguisements populaires en Grèce

Autor(en): **Loukatos, D.S.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **63 (1967)**

Heft 3/4

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-116270

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Masques et déguisements populaires en Grèce

Par *D. S. Loukatos*

I. L'historique

Laissons de côté les déguisements et les masques de l'antiquité grecque, employés pendant les fêtes de Dionysos et dans leurs représentations théâtrales et commençons par l'«antiquité» plus récente, qui est, pour la Grèce d'aujourd'hui, Byzance. On sait que la fête des «Calendae», léguée aux Byzantins par Rome, avait fait revivre, sur le terrain hellénique, l'ancienne coutume de se déguiser en animal, surtout en bouc, puis en cerf ou en chameau, et encore de se travestir et se transfigurer par des moyens improvisés, choses contre lesquelles les Pères de l'Eglise orthodoxe ont toujours protesté en dénonçant la coutume, comme une manifestation diabolique.

Le déguisement des Byzantins, soit à la période des Douze-Jours («Dodécaémeron», entre Noël et l'Epiphanie), soit pendant le Carnaval ultérieur, est témoigné par plusieurs auteurs de l'époque, depuis le IVe siècle jusqu'au XIIe et plus tard[1]. Ce déguisement se pratiquait selon les méthodes suivantes: 1. On portait des masques d'animaux (la peau de la tête, ou la peau du corps entier). 2. On portait des masques artificiels, semblables à ceux de l'ancien théâtre (avec des traits tragiques ou comiques). 3. On enduisait le visage et le corps de couleurs, pour changer d'âge, de race ou de sexe. 4. On se noircissait (le visage ou le corps entier) à la suie. 5. On se couvrait la tête et le visage par des voiles et des sacs. 6. On changeait de vêtements, pour représenter l'autre sexe. 7. On portait la tenue d'un autre métier, surtout celle des militaires. 8. On représentait le diable, portant des cornes et la queue.

Nous retrouvons ces genres de déguisement chez la population agraire de la Grèce actuelle, aussi bien pendant le Carnaval qu'à la période des Douze-Jours. Il y a parfois d'autres fêtes, où l'on emploie le déguisement (p. ex. au 1er mai en Thessalie, et à la période des semailles en Thrace), mais il s'agit toujours de manifestations saisonnières, pour la fertilité et la productivité de la terre. Les déguisés visitent d'abord les maisons du village, où ils chantent et jouent de petites scènes comiques, puis ils se réunissent à la place centrale, où ils donnent la grande représentation symbolique (mariage, labour, mort ou évanouissement et résurrection) et ils dansent. Une descrip-

[1] Voir dans la série: «Vie et civilisation des Byzantins» (par Phédon Koukoulès, en grec), les volumes II (1948) 16–17, III (1949) 263–267 et VI (1957) 155–158. (Collection de l'Institut Français d'Athènes).

tion de 1812 sur ces groupes de déguisés, en Macédoine grecque occidentale (Kozani), parle de masques «tragiques» (tragos = le bouc), de cloches de brebis sur la ceinture, et de queues de renards aux dos. Nous avons aussi d'autres descriptions, faites en 1904 (ou tirées de textes antérieurs) par Nicolas Politis, sur les déguisements et les représentations, qui avaient lieu, pendant les Douze-Jours, dans la Grèce du nord, et même dans l'île de Crète[2].

II. Descriptions actuelles

a) Pour les Douze-Jours

1. (Village de Vélestino ou Phérès, près de Volos, en Thessalie orientale. Communication de Chaido Papageorgiou, étudiante à la Faculté des Lettres, de Joannina, 1966): La troupe des déguisés se compose d'un couple de «Nouveau-mariés», d'un «Arabe» protecteur, et de plusieurs compagnons, qui font le cortège du mariage. Ils sont tous des hommes (même la «Jeune-mariée»). Le jeune-marié, habillé en bourgeois, porte seulement une fausse moustache et des lunettes noires. La jeune-mariée, bien maquillée, porte aussi des lunettes noires et un chapeau blanc sur la tête. L'«Arabe» se couvre la tête et le visage d'un voile en étoffe blanche; on dirait un Bédouin. Grosses cloches de moutons sur la ceinture, bâton à la main, il protège le couple de toute offense. Les compagnons portent de vrais masques (de carton), et ils s'appellent pour cela «moutsaréoi» (moutsa = le masque). Une croix est dessinée sur le front de chaque masque [peut-être, parceque le déguisement se fait pendant des jours sacrés, la veille de l'Epiphanie]. Ces compagnons entourent le couple, pendant que l'«Arabe» ouvre le chemin, ils chantent devant les maisons (la chanson de l'Epiphanie) et ils ramassent des cadeaux.

On raconte que, dans le passé, l'«Arabe» était plus épouvantable, avec son masque ou sa barbe de peau, et que d'autres personnages complétaient la troupe. Il y avait p. ex. la Belle-Mère, bossue et comique, tout enduite de noir, ainsi que le Docteur («Iatros), qui ranimait la Jeune mariée, toutes les fois qu'elle s'évanouissait[3].

2. (Village de Palamàs, près de Karditsa, en Théssalie occidentale. Description de Charilaos Doulas, étudiant à la Faculté des Lettres d'Athènes, dans la revue Laographia 17 [1957/58] 627–630). En résumé: Les personnages de la troupe sont: Le nouveau-marié, qui

[2] Voir dans N. Politis, «Traditions» (Paradoseis), vol. II (Athènes 1904) 1273–1275.
[3] Voir, pour la même région, dans la revue «Laographia» 5 (1915) 225–226.

porte le costume national (la fustanelle). La nouvelle-mariée (homme déguisé), qui porte son costume local, chargé de tout un trousseau d'ornements. Plusieurs «Arabes», personnes particulièrement déguisées, qui se couvrent la tête et sont masquées de peaux de moutons. Des cloches sont accrochées de leurs ceintures – ils tiennent un bâton dans une main et un sac de cendre dans l'autre. Ils s'appellent également «Rogatsaria». Ils forment le cortège du couple et ils ramassent les donations. Ils jouent parfois une scène mimique devant les maisons.

b) Pour le Carnaval[4]

1. (Village de Daphnoùla, près de Joannina, en Epire. Communication de Constantinos Raptis, étudiant à la Faculté des Lettres de Joannina, 1966): Aucun de ceux qui vont être déguisés ne communique son secret. La troupe a acheté ses masques, elle a fait ses «répétitions», et elle apparaît soudain au public, la matinée du samedi (de l'avant dernière semaine), après la messe pour les morts. Les déguisés sont de jeunes hommes, de 18 à 25 ans, et représentent les personnages suivants: 1. le «Vieillard». Un pauvre âgé, vêtu de blanc (curieuse préférence), appuyé sur son bâton, et tenant une corbeille pour les cadeaux et les œufs. La «Vieille». Une femme, moins âgée, malicieuse et active. Elle file sa quenouille et elle soigne son bébé (une poupée, enveloppée sur son dos, survivance probablement d'une coutume plus ancienne) qu'elle appelle «son petit fils». 3. Le «Jeune-marié». Masque de figure jeune. Moustache, cravate, mais aussi la fustanelle grècque, ancien habit du pays. 4. La «Jeune-mariée». Masque de belle femme. Parure et couleurs. Elle se présente timide. 5. L'«Arabe». Sévère, original, imposant. Protecteur de la troupe. Bâton à la main, cloches sur sa ceinture[5]. 6. Le Docteur. Masque de savant, avec des lunettes. Un cache-col de peau de lièvre. Boîte aux médicaments à la main.

Toute la troupe parcourt le village en visitant les maisons. Ils y dansent et ils jouent une petite pantomime. On leur donne des œufs ou de l'argent. La curiosité des gens arrive jusqu'à essayer de démasquer les «acteurs». Mais l'«Arabe» les protège. Le dévoilement serait une offense.

---

[4] On l'appelle «Apókreo» ou «Apokria» en Grèce, et le mot signifie également l'abstinence de la viande. La période dure pendant trois semaines (4 dimanches) jusqu'au Lundi du Carême.

[5] Le déguisement de cet «Arabe» change dans les différentes régions et villages, selon l'imagination ou les moyens des organisateurs.

Après un déjeuner collectif, où on a mangé les œufs ramassés, la troupe se retrouve à la place centrale, où, après la sonnerie des cloches, tout le village se rassemble. Les déguisés dansent avec les «citoyens» ou d'autres déguisés (phot. 17) puis ils font intercaler la représentation habituelle: On enlève la mariée, les autres se mettent à la poursuite du ravisseur; la vieille s'envanouit; le docteur court ça et là. A la fin, tout se rétablit bien – et la danse recommence.

2. (Village de Sochós, près de Langadà de Thessalonique. Communication de Calliope Vlachopoulos, étudiante à la Faculté des Lettres de Joannina, 1965): Une légende dit, que lorsque St-Théodore, saint militaire du IVe siècle, combattait les idolâtres, il lui arriva d'être encerclé et assiégé par les ennemis. Obligé de nourrir son armée, il permit de massacrer les troupeaux de la région. Devant l'amas de leurs peaux, St-Théodore eut l'idée d'en vêtir ses soldats et d'essayer de s'évader. En effet, l'ennemi fut surpris et épouvanté de l'apparition de ces «êtres phantastiques». Il abandonna le terrain, et l'armée de St-Théodore se sauva. C'est depuis lors que les habitants de Sochós se déguisent en guerriers ces jours du Carnaval, qui tombe avec la fête de St-Théodore, en se couvrant de peaux noires de chèvres, de la tête jusqu'aux pieds. Un masque d'étoffe noire couvre aussi le visage, et des rubans polychromes décorent la coiffure. Queue de renard sur les dos, grande épée à droite, bouteilles de vin à la gauche, (phot. 16), lourdes cloches à la ceinture, les déguisés («carnavals») parcourent le village, ils visitent les maisons et ils donnent à boire. Leurs bouteilles sont aussitôt remplies. Les gens leurs donnent aussi de l'argent. Habitude récente: épingler du papier-monnaie sur le masque. Rassemblés à la fin, sur la place du village, les «guerriers» (jusqu'à 30 parfois) dansent, sautent, ou donnent une petite représentation de la légende.

On trouvera dans la Bibliographie annexée les différents cas et les déscriptions faites par les folkloristes (grecs ou étrangers) sur les déguisements et les coutumes de deux périodes en Grèce.

On y constate, que ce déguisement agraire (masques de peau ou noircissement; sujets: mariage, accouchement, labour, rapt, bataille, résurrection) apparaît non pas seulement sur le continent mais aussi dans les îles. Il y avait aussi des déguisements en animaux etc. et des représentations très vivantes, chez les Grecs de l'Asie Mineure (Pont Euxin, Cappadoce) ou de la Thrace orientale, avant leur exode en 1922, coutumes que les réfugiés d'aujourd'hui racontent ou répétent.

Georges Mégas dans son livre «Fêtes helléniques», paru en 1956 puis reédité en 1963, passe un peu en revue ces cas de déguisements et nous donne des descriptions typiques, publiées jusqu'alors.

Je peux noter, que le déguisement et les masques employés se distinguent considérablement entre les deux périodes. Pour les Douze-Jours on ne s'éloigne pas du déguisement traditionnel, basé sur des moyens agraires. (Précaution caractéristique, la croix sur le masque de Vélestin.) Pour le Carnaval, les initiatives sont plus libres, influencées par le commerce ou par l'écho du «Carnaval» touristique.

III. Les masques

On fabrique actuellement des masques dans les grandes villes de la Grèce, surtout au Pirée, à Patras, à Thessalonique et à Héracléion de Crète. Il y a de vieux artisans, qui continuent à faire presser le carton dans les moules, et de le colorier. Leurs fils ont créé des manufactures et font la même chose en matière plastique. Dernièrement l'industrie chromotypographique d'Athènes a fait circuler dans le commerce des masques imprimés de bas prix.

Toute espèce de «figure» se vend, dès le début du Carnaval, dans tout le pays, et on voit des masques suspendus devant les portes des boutiques, ou sur les flancs des kiosques dans les rues. Ils ne se couvrent que le visage (on les appelle en grec «masca» ou «prosopida» ou «moutsouna») et c'est très rare de trouver des masques englobant toute la tête.

Les gens aiment les gros traits pour l'homme et les traits fins pour la femme. Autrefois, lorsque le déguisement se faisait exclusivement par les hommes (et se montrait surtout à la danse) les traits des masques féminins devaient être d'une beauté parfaite. Les autres préférences sont bien connues. Les femmes aiment se déguiser en hommes, les enfants en grandes personnes et les laids en beaux.

Le choix de la tenue amène au choix du masque (officier, capitaine, pirate, pacha, etc.). Depuis peu on aime porter le masque d'un acteur (du théâtre grec ou du cinéma) et cela fut bien exploité (ou lancé) par les fabricants de masques plastiques.

Ajoutons que le masque bourgeois, dit «européen», fut introduit en Grèce assez tôt au XIXe siècle (et bien avant pour les Iles Ioniennes), lorsqu'on donnait des «bals masqués» et qu'on organisait des «mascarades» municipales dans les rues. Cela est généralisé maintenant dans les villes, où le Carnaval agraire «prend des leçons».

Mais maintenant venons plus précisemment aux différents masques ou aux différents moyens de se masquer en Grèce, selon les descriptions et les constatations faites par nous, ou connues d'ailleurs. Il s'agit toujours de masques populaires-primitifs, et de transfigurations improvisées.

a) Masques primitifs

On ne trouve pas de masques de bois, de métal ou de céramique en Grèce. Il n'y a que la peau d'animaux, parfois la matière végétale, les tissus et le carton, qui servent à leur fabrication primitive.

1. La peau se porte sur le visage, soit en utilisant directement la face de l'animal, soit comme matière de masque, trouée devant les yeux et la bouche (phot. 14 et 15). On couvre parfois toute la tête ou la partie supérieure du corps par la peau. Les animaux préférés sont le mouton, la chèvre (phot. 13), le lièvre, le renard, parfois le chameau et l'ours, jamais le loup.

2. Du monde végétal, on emploie la citrouille ou calebasse («Kolokytha»). On la coupe en deux (du haut en bas) et on applique la partie plus ample sur le visage après y avoir ouvert deux grands trous, pour les yeux. Le total donne un visage d'animal à long museau. On colorie parfois l'extérieur. Si la calebasse est très grande, on la passe toute sur la tête.

3. Le tissu ou l'étoffe, d'habitude noirs et légers, se mettent devant le visage, fixés au front. On ouvre deux trous pour les yeux, et cela suffit. C'est la solution qui a également amené les couturières à préparer des masques de soie pareils, longs ou courts, pour les dames et les enfants.

On se couvre parfois la tête de tout un sac, ou d'un capuchon noir, comme c'est le cas des «Bourboulia» à Patras. Les enfants aiment à se couvrir la tête par une taie d'oreiller et à y dessiner la figure. De même, on peut se voiler par un fichu ou foulard, qui neutralise la figure sans empêcher la vue.

4. L'emploi du carton commence par les feuilles du cahier de l'école, passe par les journaux et le papier d'emballage (de l'épicier ou du boucher), et arrive au carton des boîtes, que les enfants ou les gens du village savent manipuler pour en former des masques. On peint des traits sur eux et on prépare les personnages du groupe décidé.

b) Les enduits

1. Le noircissement du visage, par la suie, le charbon ou d'autres matières noires, est presqu'indispensable pour les déguisés. Le «vieillard» ou la «vieille» n'ont pas toujours besoin d'un masque ou de cou-

leurs vivantes, pour se transformer. La suie, prise de la casserole ou du four, leur suffit. On emploie le barbouillage pour se déformer en pauvre type, ou bien en sauvage, qui fait peur aux enfants et aux gens. L'«Arabe» surtout, qui doit être le protecteur de toute la troupe, s'enduit de noir, pour être plus effrayant. C'est d'ailleurs le mode le plus facile à se transfigurer.

Le barbouillage par la suie devient presque obligatoire et coutumier, pendant la période du Carnaval et surtout le Lundi du Carême, pour quelques régions (Thessalie, Laconie et ailleurs). On appelle parfois ce lundi «Lundi de la Suie». Tout le monde doit être quelque peu noirci, car sinon les gosses attendent les promeneurs et les jeunes filles, pour les enduire de noir. Chacun caresse son ami pour lui transmettre de la suie. (Peut-on penser ici à la magie du Foyer, ou bien à une humiliation pour le Carême, qui commence ? La coutume est également connue dans d'autres pays.)

2. Le maquillage se fait également sur le visage (aux joues et aux lèvres) pour transformer la figure d'un jeune homme en belle femme. On employait anciennement la teinture du tissage, puis le rouge-à-lèvres, de la mode. On fait également rougir les joues et le nez d'un «ivrogne», chose qui a passé aux masques de ce type.

3. On colorie aussi la peau du visage, de la poitrine, des dos et des mains, pour ressembler à un «Indien» exotique. On commence à représenter, dans les villages, des scènes empruntées au cinéma, qui exigent des déguisements à inspirations imaginatives.

c) Traits ajoutés

1. Avec une chevelure riche, on devient plus imposant. Les déguisés cherchent à se coiffer de toute une pièce de peau noir (de mouton ou de chèvre) pleine de laine. On emploie également la laine blanche pour en faire des cheveux de vieillards ou de personnes respectées, comme celle du curé, du docteur, etc.

2. La barbe. Ce sont le bouc ou la chèvre qui procurent cet accessoire du menton qui complète la figure d'un docteur, d'un juge ou d'un pope. On met parfois une pièce de peau entière (noire ou blanche) sur les joues.

3. Le nez. Facile à le fabriquer de n'importe quelle matière (parfois d'une «paprica» ou d'une aubergine). D'habitude il est accompagné de lunettes et de moustache.

4. La moustache est réalisée facilement avec de la laine de toutes les couleurs pour tout âge. Le nez avec la moustache déforment d'une façon frappante la figure.

5. Les lunettes. Il y avait autrefois les lunettes factices (les branches et la monture seulement) qui se portaient sur le nez pour représenter un docteur. Maintenant, tout le monde porte des lunettes noires, et cela est devenu une solution de masque. La plupart de déguisés, surtout les comparses des troupes se contentent de porter des lunettes noires et ils posent devant le photographe, comme s'ils portaient de vrais masques.

IV. La Bibliographie

(par ordre chronologique)

J. C. Lawson, A Beast-Dance in Skyros: The Annual of the British School at Athens 4 (1899–1900) 125–127.

G. Abbott, Macedonian Folklore (Cambridge 1903) 80 sqq.

N. G. Politis, Paradoseis (en grec), Partie II (Athènes 1904) 1273–1275.

R. M. Dawkins, A visit to Skyros—The Carnival: The Annual of the British School at Athens 9 (1904–05) 72–74.

R. M. Dawkins, The Modern Carnival in Thrace and the Cult of Dionysos: Journal of the Hellenic Studies 26 (1906) 191–206.

D. Papageorgiou, Le Carnaval de Skyros (en grec): dans Laographia 2 (1910–11) 35–47, photos.

Jean Sideris, Les Zeibec à Syros (en grec): dans Laographia 4 (1913–14) 559–571, photos.

(Les Rogatsia), Description en grec, dans Laographia 4 (1913–14) 311–312.

Christos Priakos, L'Epiphanie à Almyros de Thessalie (en grec); dans Laographia 5 (1915–16) 225–232. Chansons et coutumes.

D. Loucopoulos, Les Loukatsária (Rogatsaria) en Macédoine (en grec). Dans Laographia 6 (1917–18) 134–135.

D. Oeconomidès, Les Momoyères de Pontos (en grec): dans Hemerologion Megalis Hellados (Athènes 1927) 181–192.

M. Michaelidis-Nouaros, Mélanges Laographiques de Carpathos (en grec)). Athènes 1932, vol. 1, 21–22.

L. Waldemar, Einige Worte über das Kukerispiel in Hagios Georgios [Thrace] und zwei damit zusammenhängende Namensserien: Byz.-Neugr. Jahrbücher 15 (Athen 1939) 21–28.

Katerina Kakouri, Formes pré-esthétiques de Théâtre (en grec), (Athènes 1946) 161–172.

Phedon Koukoulès, Vie et Civilisation des Byzantins. (Collection de l'Institut Français d'Athènes) (en grec). Vol. II (Athènes 1948) 16–17; vol. III (1949) 263–267; vol. VI (1957) 155–158.

C. A. Romaios [Roméos], Cultes populaires de la Thrace (Les Anasténaria, La cérémonie du Lundi Pur). Traduction en français. Collection de l'Institut Français d'Athènes (Athènes 1949), surtout après la page 121.

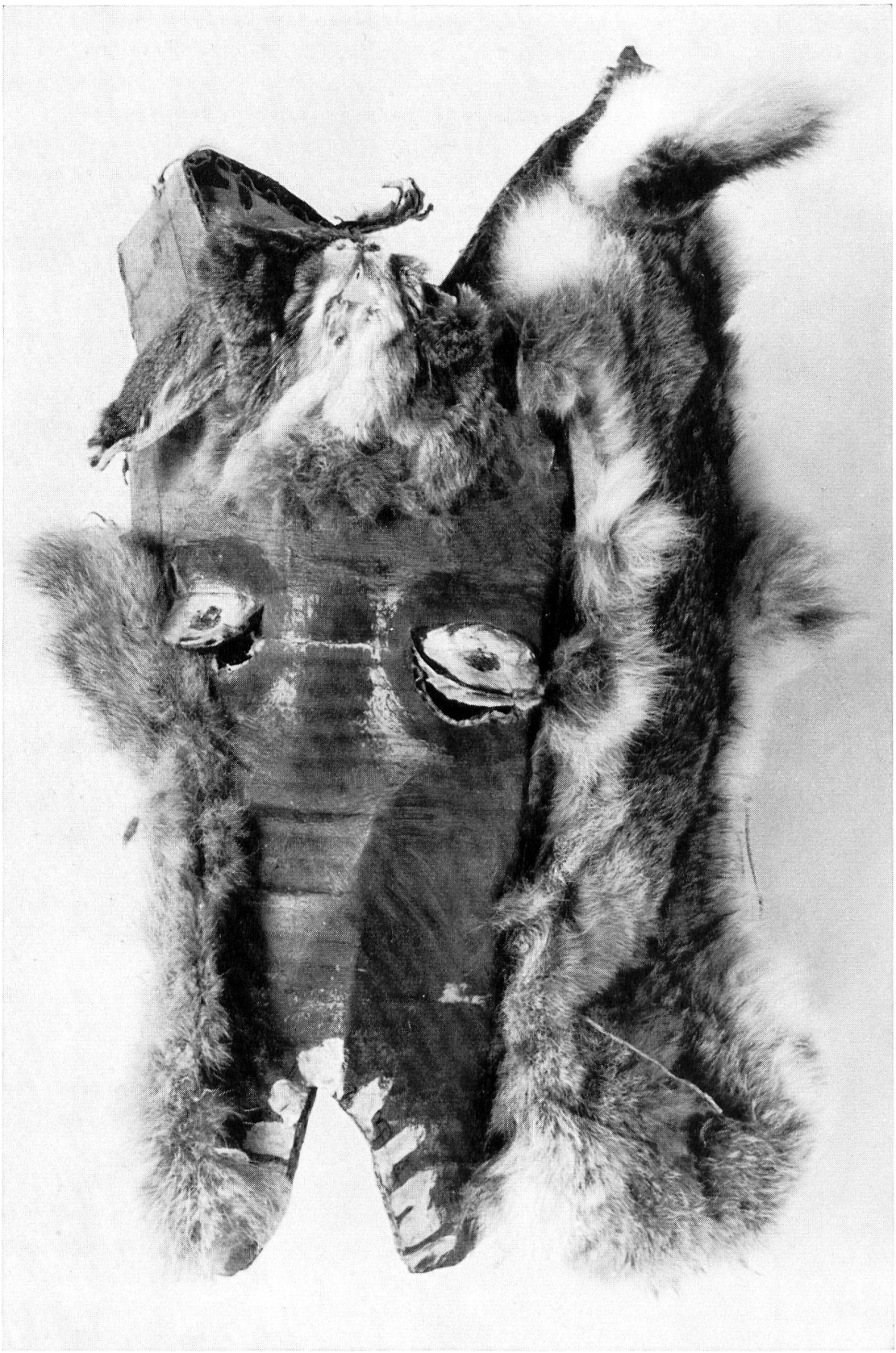
D. Loucopoulos; D. Petropoulos, Le culte populaire à Pharassa (Cappadoce) (en grec). Collection de l'Institut Français d'Athènes (1949) 98–100.

George Mégas, «Hellinicae Eortae» (Fêtes helléniques et coutumes du culte populaire) (en grec). (Athènes 1956; réedition 1963). Surtout p. 25–26, 43–44, 68–69 et 93–107. – Greek Calendar Customs (Athens 1958). Documentation photographique.

Laographia 17 (1957–58) 627–642: Plusieurs communications sur les coutumes du Carnaval. Documentation photographique importante.

Katerina Kakouri, Dionysiaka (en grec), (Athènes 1963). Documentation photographique. (en anglais: Dionysiaka, From the popular Thracian religion of to-day, Athens 1966.)

13 Le «vieillard» (le vieux berger). Masque de peau de chèvre. Ile de Skyros.
Photo: Mme. Koulentianos, 1966.



14 Masque de peau de lièvre. Gonoussa, de Korinthe. 1958. Musée suisse de folklore, Bâle, nr. VI 25993.

15 Masque de peau de mouton, utilisé par les déguisés du Jour de l'An. Palamas, Thessalie. 1958. Musée suisse de folklore, Bâle, nr. VI 25994.

16 Les «guerriers de St-Théodore». Masques de peau de chèvre. Sochòs près de Thessalonique. Photo: C. Vlachopoulos, 1965.

17 Deux enfants, déguisés en couple de vieillards, dansent devant leur maison. Masques de papier, achetés. Daphnoula, Janina, Epire. Photo: C. Raptis, 1965.